

Exposition

Servitude & simulacre en temps réel et flux constant

février 2008

Contrairement au discours dominant, tant dans la gauche réformiste qu'à l'ultra-gauche, la servitude contemporaine n'est pas assimilable à l'image d'une répression surcodée (dont l'actuel président français serait l'incarnation) mais tout au contraire opère de manière plus clandestine. Par leur force invasive, les espaces urbains photographiés par Bruno Serralongue enregistrent la perte de l'humain et témoignent des nouvelles formes de l'oppression. De manière anti-spectaculaire, le photographe nous instruit du décor de la société du chaos où les êtres humains semblent toujours des pièces rapportées. *Servitude & simulacre en temps réel et flux constant* est le titre de l'essai que j'ai publié en août 2007 chez Allia. Le choix d'une photographie de Bruno Serralongue pour sa couverture donne une première indication du style de l'exposition.

L'une des victoires du postmodernisme est de nous avoir privé d'un contact direct avec notre propre souffrance en nous imposant un univers déréalisé et sans mémoire historique. C'est pour en arriver à la théorie d'un tel constat que, déconstruisant le langage de l'idéologie postmoderne, j'ai écrit *Servitude & simulacre en temps réel et flux constant*. Voici pour le sujet de l'exposition. Présentant *Stories are Propaganda*, Philippe Parreno écrit : *Ceci est un voyage dans un paysage urbain infini, une série de signaux mettant en scène les fragments d'un monde parallèle, une impression de périphérie. Une série de scènes, d'informations, comme les radiations émises par les substances radioactives mesurées par un compteur Geiger. Une information qui s'illumine une fois, puis disparaît.* Ces quelques lignes décrivent fidèlement le centre de notre univers déshumanisé qui semble tourner de plus en plus vite sur lui-même, sans avoir *vraiment* besoin de nous. Nous survivons comme des fantômes aux prises avec un monde truqué.

Évoquant une souffrance escamotée et un profond désastre, l'exposition refuse tout aussi bien la complaisance mortifère que l'allégeance à la pensée réifiée ou au sociocentrisme. Pour résister à une société réduite au seul simulacre, il convient d'unifier ce qui nous est ordinairement présenté comme séparé et novateur. Une nouvelle fois, tout repose sur la question clef de l'histoire et non sur la surmédiatisation de mémoires partisans et concurrentes. Pourtant, si *Servitude & simulacre* opère un constat, celui-ci n'est jamais établi de loin. Aucun d'entre nous n'échappe à la destruction de la pensée dialectique et du sens logique. Un rapport intime à l'histoire s'est perdu : le culte postmoderne de la nouveauté, en tant que répétition du même, s'impose dorénavant partout. Nous sommes formatés pour survivre dans une temporalité réduite au seul instant présent, lui-même réduit à l'incessante louange de la marchandise et à son simulacre de changement. *S'il est vrai qu'on ne peut combattre l'aliénation avec des moyens aliénés, nous devons bien reconnaître chez nous, avant d'en accuser les autres, les effets de son extrême pouvoir de séduction. C'est ce pouvoir, jusqu'ici impuni, qui nous contraint à mener notre critique selon les termes de cette suggestion (celle qui préfigure notre soumission) et non de son simple rejet formaliste. Toute nouvelle attaque critique devra en être la déconstruction, quitte pour cela à lui emprunter son langage pour mieux le dissoudre.*

Dans le monde de l'art contemporain – qui prend de plus en plus les traits d'une réserve pour les « bons indiens » –, j'ai tenté de lier des approches artistiques subjectives à l'objectivité de l'analyse des faits : sachant qu'une telle objectivité n'exprime, en fin de compte, que mon point de vue et mon engagement. Mes réflexions au sujet des œuvres de Bruno Serralongue, Philippe Parreno ou Yan Duyvendak... ne formalisent jamais un jugement de valeur artistique. Il s'agit au contraire d'une appropriation conçue dans une perspective critique. Selon moi, ces artistes participent plus ou moins consciemment, et sur un mode expérimental, à une

remise en cause des représentations admises. Ils ne découvrent l'étendue de leur pertinence et de leur modernité que dans un élargissement du questionnement sur l'époque les exposant à la guerre sociale.

Les œuvres choisies pour l'exposition *Servitude et simulacre* me semblent très largement solidaires de mes idées et de la manière de les exprimer ; même si, avec la plupart des artistes exposés, cette relation est unilatérale. Ainsi rassemblées, ces œuvres ouvrent sur une représentation du monde, que le travail conceptuel ne parvient pas à atteindre, même dans une approche intersubjective. Pour agir sur le réel, toute théorie a besoin d'un supplément d'art. Toutes les œuvres exposées ont déjà été vues ailleurs. Je n'ai pas souhaité « présenter de nouvelles pièces ». Tout au contraire, c'est parce que ces œuvres existaient pour moi et quelques complices, qu'il m'a semblé opportun de les rassembler dans un nouveau contexte sans perdre pour autant leur spécificité. Les fragments de la pensée postmoderne que j'ai unifié pour en dénoncer le fond idéologique commun se retrouvent dans l'exposition sur un mode critique et plastique. À l'image d'un mensonge soudainement retourné les œuvres exposées nous livrent métaphoriquement leur secret : le retour de la dialectique. Elles sont le négatif à l'œuvre des simulacres postmodernes.

L'exposition, résultant d'un partenariat entre Agnès B. et la galerie Air de Paris, aura lieu en février 2007 chez Agnès B. activités, au 17, rue Dieu, 75010 Paris. Elle sera organisée en deux espaces.

Dans un premier espace, l'exposition montrera les œuvres des artistes selon une quadruple thématique.

Thématique 1 : La voix off

- Philippe Parreno et Rirkrit Tiravanija, *Stories are Propaganda* (2005-2007)
- Vincent Dieutre, fragment de *Bologna centrale* (2004) ou *Entering Indifference (Lettre de Chicago)* (2001)
- Bruno Serralongue, *Risky Lines (après Sangatte)* (2007)
- Rodney Graham, *Rheinmetall/Victoria 8* (2003)

La voix-off, en tant que pensée réflexive, est étrangement absente du monde médiatique. Elle est aujourd'hui assimilée aux commentaires de plus en plus banals sur des images facilement interchangeable. Ainsi, dans le monde de l'art contemporain, certains en arrivent à confondre les propositions théoriques d'Orson Welles tout le long de *F for Fakes* avec les babillages d'un critique d'art nous revendant de la télé-réalité et du Bernard Buffet à la sauvette. La voix-off dont il est question ici n'est jamais superficielle. Elle ne fait pas l'apologie des « *dirty-studies* » ni des « *visual-studies* » : elle nomme le mensonge et le déficit de réalité, non par complaisance, pour le louer ou le revendiquer, mais pour s'en plaindre et le combattre. Cette thématique fait entendre des voix conscientes mais affaiblies.

Enfant commentant la victoire du chaos et la disparition de la féerie.

Sans-papiers, dont la non-vie dans des endroits de non-droit est réduite à quelques traces écrites à même les murs de leur enfermement.

Adulte revisitant à Bologne les lieux de sa mémoire où se confondent l'histoire personnelle du désir et de la révolte et l'histoire universelle de la répression et de la provocation fasciste.

Machine à écrire lentement ensevelie par la neige et préfigurant un nouvel âge glaciaire.

Dans sa lettre de Chicago, la voix-off de Vincent Dieutre nous dit : « Il fait extrêmement froid. Ce sont les derniers jours du dernier hiver du XX^e siècle. Je suis à Chicago pour un festival mais également pour réfléchir, savoir où j'en suis avec l'autre. Avec le monde aussi. Là-bas, tout ce qui mine notre quotidien s'exacerbe ;

amourette, neige et oubli, ma lettre est la chronique de cet "hiver de l'amour", le relevé instable de ce gel du réel. Bienvenue dans l'indifférence. »

Thématique 2 : La cartographie de la société du chaos

- Mark Lombardi, *Frank Nugan, Michael Hand, and Nugan Hand Ltd of Sydney, Australia ca.* (1972-80)
- Guy Debord, *Discours sur les passions de l'amour : pentes psychogéographiques de la dérive et localisation d'unités d'ambiance.* (1956)
- Öyvind Fahlstrom, *Sketch for World map* (1973)

En 1973, Öyvind Fahlstrom publie à compte d'auteur *Sketch for "World Map" Part I (Americas, Pacific)* et le fait distribuer dans le numéro de mai (tiré à 7000 exemplaires) du *Liberated Guardian*, journal de la nouvelle gauche. Sa vision géopolitique et la forme prise par sa cartographie font directement écho à la relative liberté et l'insolence de ton de la free-press. En 2000, Mark Lombardi est retrouvé pendu dans son atelier. Une de ses tableaux a particulièrement retenu l'attention du FBI au lendemain du 11 septembre. Sur celui-ci, vaste diagramme, apparaissent les noms des banques et des institutions liant la famille Bush à celle des Ben Laden. L'écart plastique et théorique entre Öyvind Fahlstrom et Mark Lombardi nous informe sur la manière dont la société du chaos gère aujourd'hui toute remise en cause trop documentée sur sa domination. En d'autres temps, moins contrôlés par les simulacres, Guy Debord a tracé une carte du tendre dont l'espace urbain aurait pu être le monde à réinventer.

Thématique 3 : Un monde de simulacres

- Philippe Parreno et Douglas Gordon, *Documents relatifs à la réalisation de la mi-temps dans le Zidane*
- Yan Duyvendak, *My name is Neo* (2001)
- Yaron Leshem, *Village* (2004)
- Gianni Motti, ???
- Wael Shawky, *The Cave* (2004)

Servitude & simulacre montre la collusion, voire la parfaite identité, entre le monde médiatique et l'idéologie postmoderne. Pour les deux, la « mise au point » de mondes truqués garantit la permanence de leurs fonctions. Ce qui est travesti, falsifié ou ignoré ambitionne toujours de tenir le réel à distance. L'étrange société du chaos a besoin d'un flux constant d'images et d'informations qui, ne recherchant plus le sens, entendent seulement parasiter la réalité pour la rendre méconnaissable. A chaque étape de son développement historique, la société du chaos tente de maintenir toujours plus l'humain à distance, voire de nier purement et simplement la question humaine. Pour mener à bien cette entreprise de liquidation, le simulacre est son arme la plus performante. Chaque simulacre entretient une confusion où l'équivalence de toutes les images et de toutes les informations va de pair avec le développement d'un langage pour lequel les signifiants n'ont plus rien à signifier. L'indétermination, revendiquée stratégiquement, donne la mesure d'un monde devenu réellement invérifiable.

Thématique 4 : Exercices d'admiration

- Artiste à trouver
- Guy Debord : *Hommage à Ivan Chitcheglov*

Anselm Jappe observe judicieusement que Guy Debord se rattachait encore à la tradition des « faiseurs et destructeurs de rois » ; qu'il semblait encore capable d'influer et de modifier le réel, seul ou avec quelques complices. Une telle capacité de faire l'histoire nous a été retirée. Selon Jappe, si certains d'entre nous sont encore touchés par les admirations de Guy Debord, c'est que nous ne confondons pas notre conception de la liberté avec celle des esclaves, fussent-ils autogérés. Il n'est donc pas question que l'admiration se soumette – comme trop souvent de nos jours – aux formes conjointes et solidaires de la soumission et de l'allégeance. La fin de l'exposition pourrait être qualifiée d'exercice d'admiration allant dans le sens de l'espoir. C'est le choix d'un homme sachant ne plus pouvoir modifier l'histoire, mais tentant par le portrait de donner un sens, sinon d'incarner, l'improbable monde des maîtres sans esclaves.

Je conçois le **second espace de l'exposition** comme un voyage dans un espace mental. Des concepts ouvrent sur des images et sur l'imaginaire d'artistes dont je m'approprie le travail. Des œuvres disparates sont explicitement mises en relation ; et de même que j'entame un dialogue avec chacune en particulier, je les fais dialoguer entre elles. Au fil d'une dérive filmique reposant sur un montage des travaux exposés, se surajoutent des commentaires en voix-off et la lecture de quelques extraits de mon essai. Je livre ici ma conception de l'exposition et de ses enjeux, comme une relation intime avec mon époque ; comme des fragments d'une histoire personnelle ; comme une suite d'anecdotes décisives, mais dont nos vies sont trop souvent privées. J'y parle de notre unique et fragile contact avec l'histoire universelle. Si le premier espace, par son organisation, accorde une liberté au regard du spectateur, le second, à l'abri de tout didactisme, est une errance partagée avec mes références, mes goûts comme mes dégoûts. S'approprier une œuvre n'est ni la détourner de son sujet premier, ni lui faire dire quelque chose de nouveau. Ici, il s'agit d'une mise en correspondance où le commentaire fait office de révélateur.

Concernant le numéro de *Point d'ironie* qui devrait être publié en relation avec l'exposition, je songe à organiser un collectif éphémère, celui de *Servitude & simulacre en temps réel et flux continu*. Ce collectif serait composé de Philippe Parreno, Bruno Serralongue et moi-même. Photographies et textes exprimeront le glissement de réalité auquel nous sommes confrontés. Ce numéro sera la transcription d'un désastre trop souvent invisible.